

Chapitre 3

Magister dixit.

Le maître l'a dit.

Je laisse sur ma droite une petite route dont la destination a bien failli m'être fatale. Puis c'est la montée rectiligne vers Marengo, je ne parle pas du village du Piémont, mais d'un lieu-dit baptisé ainsi, à ce qu'on dit, par un grognard de Napoléon rentré au pays. Arrivé au sommet de la côte, je fais exécuter à l'extrémité de ma barre de clignotant un petit arc de cercle dans le sens des aiguilles d'une montre (tout ça pour ne pas répéter le mot « droite »), et m'engage dans la gorge aux loups. C'est un petit chemin bordé de chênes dans sa première partie, puis d'énormes blocs de pierre dans sa seconde. L'endroit, connu des promeneurs du dimanche, est charmant mais le minuscule ruisseau qui longe habituellement cette allée est à sec.

J'aperçois le parking après deux cents mètres qui ont remis sérieusement en cause l'espérance de vie de mes amortisseurs. Je m'arrête près des latrines et m'extirpe de la voiture. La patrouille est bien présente sur les lieux et vient vers moi. L'un des deux perdreaux me salue :

- Commissaire Boismaufroy, je suis Galtier et voici mon équipier : Renaudin.
- Je vous souhaite le bonjour, messieurs. C'est le véhicule en question que je vois là-bas ?
- Affirmatif, c'est une Ibiza qui appartient à Laura Lacombe, la fille de l'entrepreneur. Comme vous le voyez, elle gêne pour le passage.
- Et la machine agricole ? Je ne la vois pas.
- Le paysan l'a laissée dans le petit pré, derrière vous, on ne la voit pas à cause de la haie. Le pauvre homme est reparti juste avec son tracteur en jurant comme un charretier.

- Je le comprends, ce n'est déjà pas simple de venir jusqu'ici. Avez-vous rencontré d'autres personnes ?
- Oui, un groupe de randonneurs retraités, mais ils n'ont rien vu, rien remarqué.
- Et vous, vous avez exploré les environs ?
- Juste l'île.
- Quelle île ?
- Le petit pont, à droite de l'entrée du chemin de la Fortunette, juste à côté de l'Ibiza, mène dans une petite île, pas de l'autre côté de la Verglantine. Pour traverser, il faut remonter sur deux cents mètres et prendre la passerelle.
- J'ai déjà fait cette balade, il y a longtemps. Bon, allons voir cette voiture de plus près.

Alors que nous marchons tranquillement, le susnommé Renaudin prend la parole :

- Vous savez commissaire, le repaire aux loups porte bien son nom, c'est également le repaire aux louves, si vous voyez ce que je veux dire.
- Sans blague. Filez inspecter la voiture, j'arrive.

Je retourne sur mes pas et inspecte les fameux lieux d'aisance. C'est un endroit plein d'enseignements, un véritable journal, une sorte de « Chasseur français » mural. Les petites annonces sont accompagnées d'icônes très explicites, et les offres de service n'ont rien à voir avec le covoiturage... Quoique.

J'immortalise ces fresques anatomiques et leurs commentaires à l'aide de mon numérique, puis je rejoins Galtier et son collègue au pied d'une petite pancarte. J'invite Renaudin à tendre attentivement l'oreille, et Galtier à poser une des siennes sur une des vitres latérales de l'Ibiza. Je compose le numéro de Laura Lacombe sur mon portable, mais rien ne se produit, je n'obtiens que le message d'accueil du répondeur. Nous n'entendons aucune sonnerie à proximité, le mobile de l'éclipsée n'est pas dans les environs.

Le véhicule ne présente rien de frappant. Je commence une rapide inspection en questionnant Galtier :

- Je suppose que vous avez déjà vérifié l'ouverture des portes.
- Oui, en plus, ce n'est qu'une deux portes.
- Et le coffre ?
- Verrouillé également, c'est une fermeture centralisée.
- Et celle-ci ?
- De quoi parlez-vous, commissaire ?
- Venez voir. Regardez ceci.
- La petite trappe ronde pour l'essence ?
- Oui, pour moi c'est une porte. Voyez-vous, sur ce modèle de voiture, la fermeture centralisée ne bloque pas cette trappe, c'est le bouchon lui-même qui est sécurisé. Alors moi, en curieux que je suis, je regarde derrière cette petite ouverture... Et que découvrons-nous ?
- Merde alors !... Les clés de la voiture, alors vous, vous avez un sacré flair.
- Ce n'est pas du flair, mais de l'expérience, j'ai connu quelqu'un qui faisait la même

chose parfois... Maintenant ouvrons cette voiture... Voilà, parfait... Essayons de la démarrer... Aucun problème, elle part au quart de tour... Coupons le moteur... Regardons sous les sièges... Rien. Voyons le coffre à présent, son contenu peut être plein d'enseignements... Alors, voyons ça... Nous avons une paire de chaussures de sport, pointure 38, rangée dans un carton... des chaussettes... un pantalon en jeans et une veste de femme, le tout soigneusement plié... Et enfin, un petit sac à main ouvert qui laisse voir un lecteur MP3 sur le dessus. Messieurs, tout ceci ne me dit rien qui vaille. La petite Laura Lacombe, en laissant sa voiture, ne s'est encombrée ni de sa musique, ni de son sac, ni de ses clés.

- Elle est venue courir ici, après son travail, voilà tout.
- En laissant son lecteur et ses chaussures de sport dans le coffre ? Non, mon cher Galtier, elle s'est changée certes, mais ceci s'est passé dans la nuit.
- Comment pouvez-vous le savoir, commissaire ?
- Plusieurs choses : l'emplacement de la voiture par exemple. Le petit panneau placé juste là, par le paysan lui-même c'est une évidence, signale : « Stationnement interdit, passage de véhicules agricoles ». Les jours sont longs en cette saison, on travaille tard dans les champs. Moi, j'aurais choisi le petit parking si j'étais venu ici en fin de journée.
- Alors que la nuit... Vous avez sans doute raison. Pour en être sûr, je vais appeler le propriétaire du tracteur, j'ai son numéro. Il pourra peut-être nous confirmer si la voiture était là hier...
- Galtier ! La voiture est arrivée ici cette nuit, sans quoi votre agriculteur se serait plaint auprès de vous hier soir et non ce matin.
- Désolé... Elle est peut-être partie avec quelqu'un, dans une autre voiture.
- En laissant ses clés dans la trappe du réservoir ? Non... Un faisceau de petits détails me donne à penser que Laura Lacombe est venue ici cette nuit, pour une raison... Presque inconnue.
- Pourquoi presque inconnue ?
- J'ai ma petite idée... Elle s'est donc changée avant de partir faire un petit tour dans les environs en emportant le minimum. Le problème c'est qu'elle n'est pas revenue à sa voiture. Voilà pourquoi je dis que tout ça ne me dit rien qui vaille. Je vais donc remonter la rivière, puis prendre la passerelle et descendre en longeant la rive gauche de la Verglantine. Renaudin, vous allez inspecter la rive droite. Galtier, vous allez appeler le brigadier chef Malgloire et lui demander de nous rejoindre. Avant cela, il téléphonera aux pompiers de Villiers-Saint-Jean. Qu'ils envoient deux plongeurs en prévention, je crains vraiment le pire. Ensuite, vous nous rejoindrez en empruntant le chemin qui mène au moulin. Ouvrez l'oeil, le moindre indice peut être capital... Et regardez dans la poubelle sur le côté des toilettes, vous devriez y trouver une quantité de mouchoirs en papier et autres curiosités.

Je remonte donc la Verglantine, traverse la passerelle, et descends la rivière sur la rive gauche. Je ne remarque rien de significatif et j'aperçois Renaudin sur l'autre berge qui me signale que tout va bien.

La promenade serait agréable si elle ne m'évoquait pas ma petite famille disparue. Ai-je vraiment l'envie de guérir de cette mélancolie ? Je sais que mon salut dépend d'une

éventuelle rencontre avec quelqu'un d'exceptionnel. L'inconsistance de trop de personnes entraîne nos propres famines intellectuelles. Nous sommes en quête d'un Graal que nous associons souvent à la découverte d'un bonheur qui se mire dans le passé, ce bonheur que le présent rend éphémère, alors que l'avenir nous le montre inaccessible car incertain. Il faut peut-être dissocier l'amour de la cohérence, car enfin, voilà un bien curieux hymen entre un sentiment et la raison.

Mais l'idéalisme vieillit mal, le temps passe et devient pressant. Alors la défiance et la crédulité s'unissent dans un paradoxe nécessaire. Se contenter de cette contradiction, c'est bien là le début de la vieillesse.

Ce que nous prenons comme argent comptant dans notre jeunesse, devient suffisance pour le commun des mortels souffrant de solitude dans le déclin de la vie. Entre ces deux moments, rares sont ceux qui sont restés fidèles à cette singulière philosophie.

Nous devrions pouvoir dire à l'être aimé : « Je ne veux rien savoir de toi fors tes passions et tes révoltes ».

Encore faut-il que ces passions se lisent dans les yeux et que ces révoltes explosent.

L'amour porte l'âge de ses illusions, et la vie vient à bout...

Mes nuits désertes font mes sombres jours. Mais voilà, je n'ai que trente ans, je dois renaître, replonger dans l'élémentaire, et accepter que cette nouvelle période ait aussi son enfance.

La solitude, c'est épouser le reste du monde. Tomber amoureux ne doit pas trahir un univers où tout reste à découvrir. Si certaines amours impossibles restent intactes, une nouvelle passion se doit d'être fondée sur l'innocence de la création. Mon attention devrait donc se porter sur celle à qui j'aurai le courage de dire : « Je t'aime, car tu ne possèdes rien de mon passé ».

Mes réflexions ne m'empêchent pas d'observer les rives de la Verglantine, mais il n'y a rien à signaler. J'arrive au niveau du moulin de Beaumont. Je jette un oeil dans les ruines, c'est le calme plat. J'aperçois Renaudin sur la rive droite qui me lance :

- On l'appelle aussi le moulin de l'homme mort, commissaire.
- Je sais, on y a pendu le meunier pendant la révolution... Je n'y ai rien vu de suspect, il ne prendra pas le nom du moulin de la femme morte.
- Elle est peut-être encore en vie, vous êtes bien pessimiste.
- J'espère que vous avez raison. Inspectez donc la petite prairie en attendant Galtier, moi je fais le tour par en haut.

Je reviens légèrement sur mes pas et entame l'escalade de l'étroit escalier de pierre. Haletant, me revoici sur le viaduc du petit Saint Laurent. Je marche vers le centre, encore tremblant de ce qui s'est passé ici cette nuit. Je m'arrête à l'endroit exact de ma tentative de grand saut. L'emplacement est d'autant plus repérable qu'une clé de voiture se trouve sur le sol, c'est mon propre double, tombé sans doute de ma poche en ramassant mon blouson. Fichtre ! J'ai de la chance.

Je me penche sur le parapet. Si j'avais sauté cette nuit, sont-ce les bras d'Amélie qui m'auraient accueilli ? On dit que l'être aimé doit vous maintenir au niveau le plus élevé de vous-même, c'est bien ce qui s'est passé sous la Lune. Après une telle

expérience, mon chemin amoureux ne peut que tendre vers un absolu. Dans ce domaine, l'acceptable ne contente aucun désir de plénitude, car il demeure à jamais au pied de la montagne. Mon Dieu, c'est fou ce que ma foi vacille quand ma raison l'éclaire. Mais aimer de nouveau ne doit pas se ressentir comme une trahison du passé.

J'aperçois Renaudin, il est juste à l'aplomb, au pied du viaduc. Il lève la tête et me hurle :

- Descendez, commissaire, venez voir.

Je reprends ma marche, très inquiet. Aurais-je cette nuit, par inadvertance, laissé tomber un petit objet qui me compromettrait ? Pour l'heure, il n'y a pas encore d'affaire Laura Lacombe, mais je la sens venir.

Je descends le petit routin abrupt qui mène dans la prairie. Je rejoins Renaudin ainsi que Galtier qui vient d'arriver. Renaudin me montre le sol :

- Regardez dans l'herbe commissaire, une lampe torche.

- Une dynamo à leds, très exactement.

Je sors un petit sac de ma poche intérieure et ramasse délicatement le précieux objet. Je me tourne vers Galtier :

- Avez-vous remarqué quelque chose sur le chemin ?

- Négatif, commissaire, mais la poubelle du parking ainsi que deux autres plus petites placées sur le sentier, sont effectivement remplies de mouchoirs en papier et de... comment dire...

- De préservatifs, vous pouvez le dire, ce n'est pas un gros mot vous savez. Nous sommes donc bien ici, et ce n'est pas vraiment un mystère, sur un lieu de drague nocturne. Ceux qui fréquentent ce genre d'endroit ont à coeur de garder ces lieux très propres afin d'éviter des plaintes éventuelles, et ainsi conserver une certaine tranquillité. La petite Laura est venue ici cette nuit et je pense qu'elle n'a pas fait la rencontre qu'elle pensait.

- Une mauvaise rencontre ?

- Oui, Galtier, une très mauvaise rencontre. Nous allons continuer à descendre la rivière sur la rive droite en passant sous le viaduc, c'est de ce côté qu'elle a laissé sa lampe.

- Vous pensez qu'elle est à elle ?

- J'en suis certain, et tout ça n'est pas très bon.

Nous poursuivons notre chemin en scrutant l'herbe sèche. Nous nous sommes écartés comme pour une mini battue, dans un pré étroit qui borde la Verglantine et dominé par une petite colline parsemée de nombreux tas de pierres. Après seulement une centaine de mètres, nous nous regroupons pour franchir une minuscule passerelle qui enjambe un fossé, c'est le seul endroit de passage. Nous nous arrêtons et je réfléchis en silence, le regard plongé sur le petit cours d'eau très bas.

Nous bondissons soudain car une voix de canard débile brise le calme du lieu. Le palmipède nous dit à peu près ceci : « It's the ding a ding, It's the the ding a ding dong song... ». L'étrange message se répète à l'infini et nous nous dirigeons vers la voix. Nous nous penchons, je m'accroupis, écarte une touffe d'herbe et découvre un téléphone portable. L'écran affiche une photographie de femme. Galtier s'exclame :

- C'est madame Lacombe !
- C'est le phone de Laura... Voilà, la sonnerie s'est arrêtée, le coin-coin est coi.
- Je ne sais pas.
- Je veux dire, le canard s'est tu, c'est de l'humour, Galtier.
- Ah ! d'accord... Mais à mon avis c'est plutôt une grenouille.
- Pourquoi ? Vous avez déjà entendu parler une grenouille ?
- Non, mais c'est la même voix que la sonnerie de ma fille, ça s'appelle « Crazy frog », enfin, je crois.
- Et dire que les gens paient pour ça, en plus on va se le retaper dans quelques secondes.
- Comment le savez-vous ?
- Madame Lacombe va laisser un message et nous allons en être averti... Tenez, qu'est-ce que je vous disais... Crazy frog nous demande de rappeler le répondeur.
- Pourquoi n'avez-vous pas décroché à la première sonnerie ?
- Seule la voix de Laura aurait rassuré madame Lacombe... Maintenant, messieurs, deux solutions s'offrent à nous. Ce téléphone est sans doute plein d'enseignements, à l'extérieur, dans ce cas il faut éviter d'y toucher, mais également à l'intérieur, et là, je suis bien obligé de le manipuler. J'opte donc pour la solution suivante : je le prends avec ce nouveau petit sac... Je le place dedans... et j'actionne les touches à travers le plastique transparent... Voyons le menu principal... Les appels manqués, il y en a quelques uns, le dernier correspond à mon propre numéro bien entendu... Les messages reçus... Nous en avons très exactement quinze non lus dont la plupart nous invite à consulter le répondeur, laissons-les de côté pour l'instant et consultons le dernier SMS lu... Voilà, nous y sommes, il date de cette nuit, à une heure trente, le listing de l'opérateur est donc exact. Renaudin, notez la provenance de l'appel, c'est affiché là, et demandez à votre ami Julien à qui appartient ce numéro. Voyons maintenant ce fameux message... « ce que tu veux est derrière la porte viens sous la première arche un point rouge te guidera ». Messieurs, voilà qui est bien énigmatique. Qu'en pensez-vous Galtier ?
- Je ne sais pas, il n'y a pas de porte par ici, ou alors il s'agit d'une voiture.
- Et le point rouge serait le feu de position arrière... Pas mal, Galtier.
- C'était un rendez-vous, en pleine nuit, pour un achat personnel de stupéfiant par exemple, nous savons qu'il y a un peu de trafic par ici.
- Intéressant, le problème c'est qu'on ne peut pas venir jusqu'ici en voiture, le chemin que vous avez emprunté s'arrête bien avant le viaduc.
- C'était peut-être une moto, ou quelqu'un stationné juste au bord du petit parking du haut, on y vient par une autre petite route...
- Je connais, Galtier, je connais.

J'ai l'esprit quelque peu tourmenté. J'étais présent ici cette nuit, je suis venu sur le pont, ma voiture était au bord du parking, et la fille que j'ai vue était certainement Laura Lacombe. Voilà que je vais devenir suspect, tout m'accuse, mais de quoi ? Il faut que je comprenne, et vite.

Renaudin, qui s'était écarté, revient vers nous :

- Commissaire, j'ai J.J. au téléphone. Vous ne devinerez jamais à qui appartient le numéro du portable... A madame Catherine Rousseau, la femme du député-maire de Castel-Bruzel.

- Mais c'est à cent-soixante-dix kilomètres d'ici ! Qu'est ce que c'est que cette histoire ? Je ne vois vraiment pas ce que cette femme vient faire dans cette histoire. Pourquoi aurait-elle envoyé un SMS aussi bizarre à Laura Lacombe à une heure trente du matin ? Je n'y comprends rien... Bon, vous demandez à J.J. de ne pas faire d'impair avant mon retour, mais qu'il voit quand même de quel relais a été émis le SMS. Vous, Galtier, rafraîchissez-moi la mémoire sur l'endroit où nous nous trouvons. Ce sont bien les ruines du château de Tournemine ?

- Vous voulez dire ce qu'il en reste, c'est à dire pas grand chose. Le domaine allait de la route nationale jusqu'à la rivière. Le château occupait la petite colline. En haut, on aperçoit les restes de la partie principale, et tout autour ce sont les vestiges des fortifications.

- Il ne reste presque plus rien.

- Autrefois, les gens venaient se servir en pierres pour construire leurs maisons.

- Je vois. Et qui est le propriétaire de ce chef d'oeuvre en péril ?

- La commune de Pont d'Harcourt.

- Ah oui! c'est vrai, j'en ai entendu parlé. Ils ne devaient pas faire un parc écologique ou quelque chose comme ça ?

- Oui, il devait aller jusqu'au repaire aux loups, mais ça ne s'est pas fait, faute de moyens sans doute.

- Galtier... Excusez-moi mais, parlez-moi de ce fossé.

- Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? C'est un fossé. Qu'est-ce qui vous préoccupe ?

- Le niveau est bas.

- Normal, n'a pas plu ces derniers temps.

- Dans la partie haute, l'herbe est couchée vers la droite, c'est à dire vers la colline. Je pensais que l'eau s'écoulait dans l'autre sens, vers la Verglantine.

- Non, le fossé se remplit par une très ancienne vanne datant du Moyen Age, que l'on aperçoit là, au bord de la rivière, mais plus personne ne s'en sert depuis des lustres.

- L'eau a pourtant coulé ici il y a peu de temps. Allons voir cette vanne.

Elle n'est située qu'à une quarantaine de mètres de nous. Des commentaires me viennent instantanément à l'esprit :

- La réalisation de ce petit ouvrage est à l'évidence très ancienne. Mais la partie mobile présente des éléments en bois qui n'ont pas pu traverser les siècles, surtout au contact de l'eau. Cette vanne est donc entretenue, mais par qui ?

- Un paysan ou la commune, sans doute.

- C'est possible, Galtier. Je vois qu'il faut une grosse clé ou une manivelle pour actionner le mécanisme, l'axe imposant et carré sur le dessus le laisse penser. Mais pas d'outil à proximité, il faut venir avec son matériel. Pourtant, tout ceci a fonctionné dernièrement, on a même graissé la crémaillère.

- Vous avez raison, commissaire... Alors ?

- Alors ?... Le fil de l'eau nous a menés jusqu'ici, nous avons trouvé une lampe, un téléphone, continuons donc notre route, mais en suivant le cours de ce petit fossé. Je veux comprendre son utilité et où il va nous conduire.

- Nulle part.

- Comment ça, nulle part ? Ce sont bien les vestiges d'une ancienne ferme que l'on voit, entre le viaduc et les ruines de Tournemine.

- Ce n'est pas une ferme, c'est Croquemalin, ça faisait partie du château à ce qu'on dit. C'était à l'extérieur, juste le long des remparts.

- C'est assez bien conservé, le toit tient toujours. Mais pourquoi parliez-vous de nulle part ?

- La minuscule parcelle en forme de triangle sur laquelle se trouve la petite bâtisse a été oubliée sur les actes notariés, un problème de cadastre si je me souviens bien. Je crois que l'affaire n'est pas encore solutionnée et que le terrain n'appartient officiellement à personne.

- L'anecdote se devait d'être signalée mais ne nous fait pas avancer dans notre recherche. Allons rendre une petite visite à ce Croquemalin. D'ailleurs, d'où vient ce nom ?

- Je ne sais pas, on l'a toujours appelé comme ça. Il faudrait demander à monsieur Girault, le libraire, il est incollable sur l'histoire de la région.

Nous contournons la construction de pierre qui se trouve en léger contrebas. Elle forme un cube presque parfait d'environ six mètres de côté. L'ensemble ne comporte ni fenêtre ni simple meurtrière. Je reviens sur le devant. Je suis au pied d'un escalier rudimentaire d'une dizaine de marches, constituées de dalles en granit. Je monte et me retrouve face à une porte massive démunie de système d'ouverture. Je pousse, l'action reste sans effet, je force, rien n'y fait. Je me retourne, contemple la prairie et me pose cette étrange question : « où est donc passé le fameux petit fossé ? ».

Je reviens sur mes pas, sur une quinzaine de mètres, pour découvrir que le petit canal disparaît sous une arche basse et discrète, en partie dissimulée par les herbes. Je me penche, l'eau est bien là, immobile. Je relève la tête, regarde à gauche puis à droite, la direction du petit cours d'eau indique clairement la bâtisse. J'aperçois Renaudin qui me fait des signes. Je m'approche :

- Qu'est-ce qui se passe ?

- Venez voir, commissaire, Galtier a trouvé quelque chose.

Nous partons sur la droite, le passage par le côté gauche de la bâtisse étant moins dégagé, en raison des éboulis des fortifications du château roulés jusqu'à cet endroit. Le policier est là, penché sur le mur. Je viens aux renseignements :

- Alors Galtier ? Renaudin me dit que vous avez trouvé quelque chose.

- Vous n'avez rien remarqué ?

- Si, le fossé a disparu, de toute façon nous sommes au pied de la colline, je ne vois pas de direction possible pour l'eau.

- Ce que j'ai trouvé a sans doute un rapport avec ce que vous venez de dire. Regardez là, à cinquante centimètres du sol, ça suinte légèrement autour de cette pierre.

- En effet, et elle ne semble pas très bien scellée.
- Et ce gros anneau de fer au milieu, qu'en dites-vous commissaire ?
- J'en dis qu'il ne servait pas à y attacher les chevaux, il est trop bas.
- Et si on le tournait ou tirait dessus.
- Comme dans un bon vieux film d'aventure ? Nous ne risquons rien, allez-y.

Galtier s'excite un moment sur le collier métallique, le regarde de plus près, s'assied sur les fesses, prend appui sur le mur avec ses pieds, et tire sur l'anneau de toutes ses forces. La pierre cède assez facilement, elle glisse vers lui sur une vingtaine de centimètres agissant ainsi comme une sorte de bonde. L'eau s'écoule rapidement dans l'herbe. Galtier est heureux de sa découverte mais se lève d'un bond car le pantalon de son uniforme est trempé.

C'est alors que Renaudin nous demande de faire silence en fronçant les sourcils et en levant l'index. Nous tendons l'oreille, un bruit sourd accompagné de grincements nous parvient de l'intérieur de la petite bâtisse. Galtier se précipite du côté de la porte. Je lui crie que cela ne sert à rien, la porte est solidement fermée.

Nous le rejoignons, il se tient en haut de l'escalier de pierre. Galtier me regarde, l'air un peu gêné :

- Désolé de vous contredire, commissaire, mais la porte est ouverte.

Je bondis sur les marches, pousse le battant qui se bloque à mi-course. J'entre par l'entrebâillement qui laisse juste le passage d'un homme. Mes deux acolytes sont à mes basques. Nous sommes confinés dans un espace très restreint, large d'une cinquantaine de centimètres, entre le mur extérieur de pierre et une sorte de palissade de bois. Les grincements sont très présents, et la lumière qui nous vient de l'embrasure ne laisse deviner aucune autre porte. Galtier s'inquiète :

- Commissaire, quel est ce mystère ? Ça ne mène nulle part. Et ces bruits de frottements, qu'est-ce que c'est ?
- Je dirais que c'est le bois... Allumez votre torche et pointez-la vers le plafond... Oui, comme ça, merci... Regardez, la cloison ne monte pas jusqu'au plafond. Eclairiez le sol maintenant, au bas du mur de bois... Posez les mains sur la paroi, je crois que j'ai compris.
- Moi aussi... Le mur s'enfonce... Visez le plafond, commissaire, l'espace grandit.
- Je pense qu'il n'y a plus qu'à attendre.
- Vous pensez que c'est moi qui... En manoeuvrant...
- Eh oui ! J'en suis certain. En tirant sur l'anneau, c'est à dire la pierre, vous avez libéré de l'eau et déclenché le mécanisme de l'ouverture de la porte. Je pense qu'une fois la cloison complètement descendue, nous aurons accès à une sorte de chambre dissimulée.

Renaudin est sorti, nous l'imitons car nous manquons véritablement d'espace à l'intérieur. Je pose mes fesses sur les marches en compagnie de Galtier qui me pose directement une question :

- Combien de temps allons-nous attendre, commissaire ?
- Une dizaine de minutes sans doute, si la vitesse de la descente du mur n'évolue pas.
- Il n'y a peut-être rien derrière ce mur.

- C'est fort possible, mais j'aime bien tout comprendre, et cette bâtisse me pose trop de questions, comment dire ?... Elle me domine et je n'aime pas ça, je veux des réponses. En plus, il ne faut négliger aucune piste.

Renaudin qui avait disparu revient vers nous :

- L'eau s'écoule bien de l'autre côté, ça ne faiblit pas, c'est une véritable mare.

- Parfait mon ami, et vous Galtier, vous pensez toujours que nous perdons notre temps ici ?

- Je n'ai pas dit ça, mais la petite Lacombe est peut-être plus loin, à une centaine de mètres, et nous sommes là à attendre. Je ne suis pas rassuré à l'idée de ce que nous pouvons découvrir.

- Dans notre métier, quand l'inquiétude s'installe, c'est que la vérité n'est pas bien loin, et elle sera à l'image de notre patience, croyez-moi. Si nous réfléchissons bien, toutes nouvelles découvertes ne sont qu'une évidence révélée. La vérité se cache derrière ses propres détails. La Terre était bien ronde, Galtier, avant que l'homme ne le décrète. Plus tard, nous avons découvert qu'elle avait été en fusion. Plus le temps passe, plus nous en savons sur notre passé. L'évolution se fait donc dans les deux sens.

- Et en ce qui nous concerne, dans les minutes qui suivent...

- Nous allons essayer de nous plonger dans un passé proche, en une reconstitution intelligente.

Sur ces bonnes paroles, je me penche en arrière, jette un oeil à l'intérieur de la bâtisse, et constate que la cloison n'est plus qu'à une quinzaine de centimètres du sol. Je me lève et invite mes camarades à entrer.

Nous constatons bien vite, avec un certain étonnement, qu'il n'existe aucun mur intérieur, aucune cloison ne s'est enfoncée dans le sol. C'est en fait un ensemble, un cube de bois sans doute, qui occupait toute la pièce et qui est descendu jusqu'au niveau de l'entrée. Nous montons sur le plancher qui termine son lent mouvement, regardons vers le mur de la porte, il comporte un petit renforcement et un écriteau. Nous nous approchons, Renaudin braque la lampe sur l'inscription. C'est un petit texte imprimé en lettres gothiques, et collé sur une petite planche de bois. Il dit ceci : « *Après avoir, avec soin, bien poussé la porte, prends le bougeoir et rends-toi au second message* ».

- Qu'est-ce que vous dites de ça, Galtier ?

- C'est un jeu de piste, commissaire... Ou une énigme pour un quelconque rallye, rien à voir avec notre affaire.

- Je ne pense pas comme vous.

- Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

- Deux choses : le fait que la porte doit être bien poussée, et l'emploi du singulier. Le texte est destiné à une seule personne. Maintenant, essayons de découvrir ce second message, il est ici, puisque la porte devait être fermée. Eclairez bien les murs... Suivez-moi sur la gauche... Balayez bien... Rien de ce côté-ci... Là-bas, regardez, sur le mur du fond.

Nous nous précipitons vers le nouvel écriteau placé près d'une niche. Le texte,

imprimé avec la même police, est tout aussi étrange :

« Sheryllie,

Le ciel tu veux atteindre, j'en ai la clé et tu le sais.

Tout se mérite, alors fais à la lettre et rapidement tout ce qui est écrit.

Pose le bougeoir sur le sol, ôte vite tes vêtements et pose-les le long du mur, car c'est nu que l'on entre au paradis.

Reprends la chandelle, saisis-toi du verre dans la niche et bois d'un trait tout le breuvage enivrant.

Ensuite, allume la seconde bougie en lui conservant sa place au fond de la cavité, sans la déplacer.

Pose le verre, sans plus attendre, sur le devant de la niche.

Souffle la première bougie et dépose-la près de tes vêtements.

Enfin, allonge-toi immédiatement sur le dos au milieu de la pièce. »

- Alors, Galtier, vous croyez toujours à un jeu de piste ?
- Je ne sais plus, c'est étrange. Le verre est bien là...
- N'y touchez pas, malheureux !... Il est là et il est vide. La bougie s'est totalement consumée et des vêtements de femme sont effectivement sur le sol. Et je peux vous dire une chose, ce sont bien ceux de Laura Lacombe.
- Comment le savez-vous ?
- Les escarpins, tout simplement... Pointure 38, de la marque « Hush », celle-là même que l'on trouve sur la boîte en carton trouvée dans le coffre de l'Ibiza.
- J'ai peur que vous ayez raison sur toute la ligne, commissaire. Mais à part nous, il n'y a personne ici, aucune trace d'un quelconque passage.
- Renaudin, éclairez donc de nouveau le centre de la pièce, c'est là que la petite Laura aurait dû s'allonger... Et que découvrons-nous ?
- Qu'est-ce que c'est que ça ?
- Renaudin, ne faites pas l'innocent, vous êtes flic... C'est une mare de sang.
- Je sais, je voulais dire : « Qu'est-ce que ça veut dire ? ». Vous pensez qu'elle a été tuée ici et qu'on l'a transportée ensuite...
- Non, c'est certainement plus tordu que ça, car aucun corps n'a été traîné dans ces taches de sang, elles sont quasi intactes. Laura ne semble pas avoir baigné dedans.
- C'est invraisemblable.
- Voulez-vous me passer votre lampe ?... Merci.

Nous restons un instant immobiles, plongés dans un profond silence, les yeux fixés au sol. Mon esprit logique me pousse à effectuer un mouvement précis avec la lampe, mais je n'en ai pas le temps.

En une fraction de seconde, je reçois un coup sur la tête, et un corps s'écroule lourdement sur le plancher. Nous bondissons en arrière, puis nos regards se croisent. J'avance prudemment en éclairant un visage qui est celui d'une jeune femme. Je lève les yeux sur Galtier, il me signifie un signe d'acquiescement de la tête, une expression chargée de fatalité. Aucun doute n'est permis, Laura Lacombe gît à nos pieds...